



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 20 | 27.05.2018

Besoin de noblesse (2/2)

**Laurence Sterne,
le Rabelais anglais**

**Corruption: l'arbre
qui cache la forêt**

Mémoire de Jan Palach

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Le 6 juin prochain, le Centre culturel de Serbie à Paris organise une soirée autour de mon roman Le Rayon bleu. J'aurai la joie de m'y entretenir avec l'excellent Christophe Bourseiller, acteur, écrivain, animateur, conférencier... bref, esprit libre et inclassable que nous avons déjà accueilli comme «passager clandestin» dans l'Antipresse (n° 76). Je crois que ce sera un échange riche et surprenant. C'est pourquoi j'invite tous ceux qui le peuvent à nous rejoindre...

Bonne lecture!

SLOBODAN DESPOT

AGENDA



Le mercredi 6 juin à 19h, au Centre culturel de Serbie, 123 rue St-Martin (Beaubourg), Paris: Soirée littéraire avec Slobodan Despot et Christophe Bourseiller autour du roman Le Rayon bleu. Entrée libre.

P H O T O B I O G R A P H I E



Les roses blanches. Morges, 25.5.2018.

Je travaillais sur ce balcon moderne lorsque mon regard fut attiré, en coin, par le frémissement du massif de roses au vent coulis. La somptuosité jamais identique des fleurs remet à sa place, de manière simple mais définitive, notre prétention humaine à toujours «faire mieux» que la Nature. Les roses sont le sourire de Dieu.

(SD)

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Besoin de noblesse (2/2)

POURQUOI ÉCRIVONS-NOUS? SUITE ET FIN DE NOTRE EXPLORATION DES VALEURS FONDAMENTALES QUI ANIMENT NOTRE VISION DU MONDE ET JUSTIFIENT NOTRE TRAVAIL.

Depuis deux siècles au moins, la «presse», étendue depuis trois générations aux médias audiovisuels, a canalisé et piloté l'opinion des pays démocratiques. Elle a toujours eu des relations équivoques et houleuses avec le pouvoir, relations qu'elle a elle-même souvent décrites avec beaucoup de sens critique et de dérision. Imprécatrice ou stérile, elle était une institution en soi.

CE QUE SIGNIFIE LA MORT DE LA PRESSE

Cette institution-là a disparu, du moins à l'échelle du grand public. Nous assistons aujourd'hui, en direct, à une fusion des instances de gouvernement, d'éducation, de divertissement et d'information en un système homogène de contrôle de la population. Cette fusion est elle-même, à la fois, la cause et l'effet d'une transformation profonde des sociétés avancées et du matériau humain qui les compose. L'évolution technologique associée à l'involution intellectuelle déplace cette transformation du plan social vers le «sociétal» et du «sociétal» à l'anthropologique. Du plan des idées et des lois, le collier de servitude a glissé vers le plan comportemental. Du cerveau vers le cervelet. Assommés d'interdits, de tabous et de craintes,

nous sommes tétanisés comme des animaux d'abattoir.

Nous, Européens, observons ainsi sans rien comprendre ni rien faire nos sociétés puissantes, complexes et séculaires se liquéfier comme glace au soleil. La souveraineté des États est déléguée à des institutions supranationales cooptées, elles-mêmes pilotées par le lobbying des corporations. Nous ne contrôlons pas notre territoire. Nos impôts financent la négation même des intérêts communs qui les légitiment. Nous sacrifions les piliers de notre civilisation aux dogmes provisoires du melting-pot universel. L'école devient un laboratoire de l'ingénierie sociale. La confusion imposée s'étend de l'indifférenciation des races et des peuples à la pagaille des sexes à la carte.

Coiffant en intensité la vieille peur du chômage jusqu'à la faire oublier, la crainte du terrorisme nous fait accepter sans broncher l'érosion de tous nos droits individuels, y compris celui de nous défendre nous-mêmes quand la force publique fait défaut. Ainsi nous devenons étrangers à notre propre destin, encore capables de nous plaindre mais non de réagir.

Evolution spontanée de cette humanité qui inventa la globalisation et qu'on disait jadis «blanche»?

Peut-être. Cependant la religion officielle du «vivre ensemble» nous est imposée par des gens qui ne vivent qu'entre eux. Les théories du *gender* qui étouffent la pensée libre dans les lieux académiques ont jailli de leur boîte comme des polichinelles montés sur ressorts dès l'effondrement de l'idéologie marxiste, la précédente collection de mantras des lamas universitaires. Et la crainte du terrorisme islamique est entretenue, particulièrement en France et en Grande-Bretagne, par des pouvoirs passifs à l'égard du phénomène sur le plan national mais activement occupés à le soutenir aux portes du continent.

Si vous êtes sceptique et tant soit peu observateur, et que vous commencez à voir derrière ces oxymores un système ressemblant à une guerre de classes, vous serez épouvanté de votre propre audace, tant l'accusation de «conspirationniste» est aujourd'hui répandue... et intériorisée. Les sceptiques, au lieu de les récompenser dans une société jadis fondée sur la liberté de pensée et de parole, on les dénonce.

Et qui est ce «on» dénonciateur? Encore une fois, cette «presse» de grand chemin qui semble parfois n'avoir conservé de ses multiples emplois de jadis que la charge de chien de garde. Et qui parvient à s'étonner sincèrement de son discrédit et de sa disparition prochaine au profit d'un système d'«info-dressage» algorithmé via les réseaux sociaux.

AUTODICTATURE

Malgré tout cela, et malgré les angoisses que nous nous fabriquons, nous bénéficions de privilèges dont les générations précédentes ne pouvaient que rêver. Nous avons encore accès à une masse d'informations jamais connue. Nous demeurons libres de mouvement, encore assez bien protégés par l'État de droit. Nos libertés se flétrissent moins par la volonté castratrice du «système» que par le peu d'usage qu'on en fait, comme une batterie d'automobile se décharge à force de rester au garage. Pourquoi ne pourrait-on pas dire, en Suisse ou en France, ce qu'on pense pour autant que l'expression demeure dans le cadre de la loi? Pourquoi ne pourrait-on pas s'afficher avec des «pestiférés» de la scène politique si des causes communes le justifient? Pourquoi ne pas préférer une belle langue au sabir des technocrates, du moment qu'on l'a apprise? Pourquoi, quand on est journaliste, devrait-on reproduire mécaniquement les informations et les points de vue du *mainstream* et regarder toujours tous dans la même direction, comme un champ de tournesols? N'a-t-on pas reçu, du moins dans ma génération, une éducation fondée sur l'individu, non sur la masse?

En un mot, l'oppression que nous ressentons est en grande partie une auto-oppression. Nous sommes devenus trop frères pour l'armure que nous ont léguée les générations qui nous ont précédés sur ce sol aventureux et tragique de l'Europe.

Le sulfureux romancier Henry Miller a consacré l'un de ses plus beaux livres, Le Colosse de Maroussi, à la Grèce et à ses figures humaines plus vastes que la mer Egée. Il y raconte l'illumination qu'il a vécue en visitant le tombeau d'Agamemnon et en visualisant soudain la vie et les combats de ces hommes d'il y a deux mille ans, marchant sur des milliers de kilomètres dans de simples sandales et maniant des armes dont le seul poids nous arracherait le bras, même quand nous nous piquons de faire du culturisme.

«Je dis que le monde entier, s'ouvrant en éventail en tous sens à partir de ce lieu, a vécu jadis à un degré dont jamais personne n'a rêvé. Je dis que les dieux erraient en tous lieux.»

FUTILITÉ DE LA POLITIQUE

Si l'Antiquité a vécu à un degré supérieur, c'est sans aucun doute l'habitude de vivre à l'entresol, entravés d'administration et d'assurances, qui a fait des Européens ces êtres craintifs capables d'une prouesse dans la bassesse que ni leurs ancêtres, ni les habitants des autres régions du monde, n'auraient pu égaler: regarder en troupeau des jeunes femmes se faire violer dans le métro sans lever le petit doigt. Evidemment, on n'a plus rien à gagner en réagissant, dans un appareil judiciaire qui accorde davantage d'égards aux criminels qu'à ceux qui les combattent. Et la motivation finit par faire singulièrement défaut

quand on est passé par un système éducatif cultivant la haine de soi.

Face à une régression aussi massive des vertus individuelles, le recours à la politique devient dérisoire. La démocratie parlementaire qui est notre horizon à vues humaines implique un prérequis devenu problématique: le citoyen. Un individu correctement alphabétisé, éduqué au respect du bien commun, pourvu de vertus civiques et d'une colonne vertébrale. Et aussi, du courage de ses opinions. Autant de luxes dont les dictatures se passent aisément. D'où la transformation furtive de nos belles démocraties en des colonies de dressage mieux ajustées aux qualités et attentes intrinsèques du corps électoral.

POURQUOI LA LITTÉRATURE?

Ceci m'amène à un point que j'ai promis de traiter dans la première partie de cet article. On me demande souvent quelle est la philosophie distinctive de cette lettre-manifeste-magazine étrange qu'est le Drone de l'Antipresse. Et j'ai toujours eu une peine immense à y répondre. Sommes-nous un organe d'information? D'analyse? De «réinformation» (c'est-à-dire d'information polémique)? Un peu, oui. Aussi. Mais ce n'est pas à mon avis ce qui nous distingue.

Pour comprendre ce qui nous distingue, je suis remonté aux origines. L'Antipresse a été fondée par Jean-François Fournier, journaliste, et moi-même, essayiste et éditeur. Mais nous avons un

deuxième ou troisième métier en commun: romanciers [1]. Lorsque JFF s'est retiré de l'Antipresse, son *Presse-Citron* a été remplacé par le *Cannibale Lecteur* de Pascal Vandenberghe, une chronique de livres qui en est à sa 90e livraison. Aux yeux de l'Antipresse, le monde est un livre ouvert. Car la réalité du monde, sa palpitation et sa nature, se perçoivent au mieux au travers des livres. Non seulement à cause de la nature matérielle de ce qui reste le meilleur vecteur d'instruction et d'information. Mais aussi et surtout à cause de ce surcroît de vie et d'esprit que donne la vision *littéraire* des choses.

Les journalistes de la grande époque — les Albert Londres, les Kapuściński les Henry Béraud — étaient des écrivains. Les grands écrivains, de Chateaubriand à d'Annunzio, de Stevenson à Simenon, donnent les meilleurs reporters et les meilleurs journalistes. *L'information* a été découplée de la *narration* par cette superstition techniciste (voir le précédent épisode) qui veut que le contenu du message soit idéalement une vérité objective, indépendante de son émetteur. Seuls les algorithmes du *NewsLab* de Google, et

autres successeurs robotiques d'un métier aux abois, seraient susceptibles de réaliser un diamant aussi pur. En attendant, les médias de grand chemin continuent de singer le machinisme. Leur dénonciation des *fake news* (chez les autres!) sert ainsi à masquer le *fake* (contrefaçon) global de leurs conflits d'intérêts et de leur servitude. Faire croire à la conception *in vitro* de l'information est un bon moyen d'escamoter le casier judiciaire de ses vrais pères.

LE PARTI DU RÉEL

L'approche littéraire de l'information a encore cet avantage qu'elle est toujours attachée à la description des réalités concrètes. Ceci, même lorsque l'auteur est affecté d'un parti pris politique, religieux ou moral évident. L'engagement de George Orwell aux côtés des anarchistes ouvriers dans la guerre d'Espagne n'enlève rien aux qualités historiques, humaines et documentaires de son *Hommage à la Catalogne*. La qualité de la couverture des guerres d'Irak ou de Syrie par des équipes de télévision professionnelles est inversement proportionnelle à celle des relations de leurs employeurs avec le complexe militaro-industriel. C'est pour ainsi dire mécanique. En règle générale, l'écrivain-témoin travaille à son compte et pour lui-même, sans rédacteur en chef pour le recadrer.

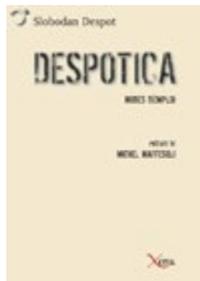
ARCHAÏSME

Les principes ici relevés, à la vérité, n'ont rien d'original. Ils sont vieux comme la civilisation du livre.

A PROPOS...

*Un manifeste
contre la
manipulation de
masse et pour la
liberté de pensée.*

[editions-xenia.com/
livres/despotica/](http://editions-xenia.com/livres/despotica/)



Je les ai simplement tirés du troussseau de l'honnête homme, cet animal de plus en plus incompréhensible pour les technocrates et les geeks actuels. Ce conservatisme est, ici, une vertu que je revendique.

Dans sa préface à mon livre de « modes d'emploi » personnels, Despotica, le professeur Michel Maffesoli m'avait « psychanalysé » en des termes savants qui m'avaient paru au début un peu impénétrables. A la relecture, c'était un véritable petit manifeste esthétique et spirituel qu'on pourrait appliquer aussi bien à mes romans qu'à l'esprit de cette lettre:

« En un mouvement spiralesque, ne manquant pas d'étonner, ce livre montre comment on voit revenir les valeurs, les modes de vie et tout simplement d'être qu'on avait cru dépasser.

Appétence pour le territoire, importance des racines, de l'idéal religieux. Multiples sont les formes archaïques retrouvant force et vigueur. J'emploie le mot archaïque en son sens étymologique: ce qui est premier, essentiel, et sert de fondation à toute socialité. (...)

Tout cela témoigne d'une inversion de polarité, redonnant ses lettres de noblesse au quotidien et "populaire".»

Archaïsme au sens premier, réenracinement, respect de la réalité et du sentiment populaire. Voilà presque l'esquisse d'un programme...

NOTE

1. JFF publie d'ailleurs en juin aux éditions Xenia un roman éblouissant: *Le Village aux trente cercueils...*

Pain de méninges

LES VERTUS CONQUÉRANTES DE L'ESPRIT

« Ce monde est empoisonné de malheurs et semble s'y complaire. Il est tout entier livré à ce mal que Nietzsche appelait l'esprit de lourdeur. N'y prêtons pas la main. Il est vain de pleurer sur l'esprit, il suffit de travailler pour lui.

Mais où sont les vertus conquérantes de l'esprit ? Le même Nietzsche les a énumérées comme les ennemis mortels de l'esprit de lourdeur. Pour lui, ce sont la force de caractère, le goût, le « monde », le bonheur classique, la dure fierté, la froide frugalité du sage. Ces vertus, plus que jamais sont nécessaires et chacun peut choisir celle qui lui convient. Devant l'énormité de la partie engagée, qu'on n'oublie pas en tout cas la force de caractère. Je ne parle pas de celle qui s'accompagne sur les estrades électorales de froncements de sourcils et de menaces. Mais de celle qui résiste à tous les vents de la mer par la vertu de la blancheur et de la sève. C'est elle qui, dans l'hiver du monde, préparera le fruit.»

— Albert Camus, *Les Amandiers* (1940)

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Laurence Sterne, le Rabelais anglais

IL EST RECONNU COMME L'UN DES PLUS GRANDS ROMANS DE LA LITTÉRATURE OCCIDENTALE, MAIS QUI A LU *LA VIE ET LES OPINIONS DE TRISTRAM SHANDY, GENTLEMAN*? C'EST LE LOT DE BIEN TROP NOMBREUX CHEFS-D'ŒUVRE QUE D'ÊTRE AINSI CITÉS À TOUT-VA, RÉFÉRENCÉS... MAIS PEU LUS! RENDONS À LAURENCE STERNE LA PLACE QU'IL MÉRITE.

Sa biographie pourrait laisser craindre le pire en termes d'ennui et de conformisme: né en Irlande de parents anglais – son père était militaire –, Laurence Sterne (1713-1768) fut d'abord écolier à Halifax avant de poursuivre ses études à Cambridge entre 1733 et 1736. Ordonné prêtre de l'Église anglicane en 1738, il reçoit la paroisse de Sutton-in-the-Forest où son protecteur, son oncle Jacques, est archidiacre. Entré au chapitre d'York, il prêche des sermons à la cathédrale, s'adonne à diverses activités, parmi lesquelles un peu de politique pour soutenir son oncle whig[1]. En 1741 il épouse Elizabeth Lumley, dont il aura une fille, née en 1747, leurs autres enfants étant mort-nés. Si son épouse souffre d'une certaine fragilité mentale, lui manifeste un goût immodéré pour les femmes. Ces deux causes additionnées seront à l'origine de l'échec de leur union.

C'est en 1759 que notre homme commence à devenir intéressant: il publie *A Political Romance*[2], un pamphlet destiné à secourir John Fountayne, doyen du chapitre d'York, dans une querelle ecclésiastique. Le livre, qui gêne les dignitaires de l'Église, est brûlé. Mais le succès de

ce pamphlet à la verve swiftienne donne à Sterne l'envie de mettre sa plume au service de... lui-même.

La même année paraissent les deux premiers volumes de *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy, Gentleman* («Folio classique», 2012), qui en comptera neuf, publiés tous les deux ans au rythme de deux volumes à chaque fois, sauf le dernier naturellement, nombre impair oblige, qui paraît en 1767. Ses principales inspirations littéraires sont Rabelais (pour la grivoiserie en particulier), Shakespeare, Montaigne, Cervantès, Érasme et Swift. Mais son inspiration est aussi philosophique, influencée en particulier par John Locke (1632-1704) et son *Essai sur l'entendement humain* (1690, «Le Livre de poche», 2009). Considéré comme le père de l'empirisme anglais, Locke développe dans son œuvre majeure une théorie des idées et une philosophie de l'esprit qui vont à l'encontre des théories d'idées innées de Descartes: pour Locke, l'expérience est à l'origine de la connaissance.

Avec *Tristram Shandy*, on n'a pas affaire à un roman, mais à un anti-roman, au déroulement volontairement décousu, anarchique, digressif: la préface du livre est dans le

troisième volume, et le dénouement est inexistant... Il est à peine question dans le livre de la vie et des opinions de Tristram Shandy, qui conte, non sans s'interrompre souvent pour faire des Ndigressions, la vie de sa famille. Ou plutôt de quelques moments choisis. Walter Shandy, son père, est un érudit, un homme de cabinet, qui professe une dévotion sans limite à la philosophie, mais échoue dans tout ce qu'il entreprend, notamment dans la conception, la venue au monde et le choix du prénom de son fils. Son oncle Toby, ancien soldat, attachant, bon et généreux, monomaniacque, qui vit dans le souvenir de ses campagnes militaires et fabrique avec l'aide de son domestique Trim des maquettes envahissantes des forteresses et champs de bataille. L'oncle qui se sentira coupable d'avoir délesté une fenêtre à guillotine de ses plombs, ce qui aura pour fâcheuse conséquence d'émasculer Tristram enfant...

Comme l'avaient fait Swift et Fielding avant lui, Sterne en appelle plutôt au lecteur qu'au critique, cantonné au rang d'objet de satire. Lecteur qui est confronté à différents artifices typographiques,

qui sont ici fidèlement reproduits dans l'édition proposée par «Folio classique»: quand meurt Yorick, le prêtre de l'histoire, deux pages noires suivent l'exclamation *«hélas, pauvre YORICK!»* (volume I, chapitre XII) pour marquer le deuil; plus loin (volume VI, chapitre XXXVIII), lorsque le narrateur veut faire saisir au lecteur toute la beauté de la veuve Wadman, dont l'oncle Toby est éperdument amoureux mais dont il aura le plus grand mal à faire le siège, à



The Journal of Sir and Suzannah

l'instar de ses forteresses, il laisse une page blanche pour que le lecteur puisse y peindre cette beauté sublime, *«car jamais tes yeux n'ont contemplé, ni ta concupiscence convoité rien au monde de plus concupiscible que la veuve Wadman»*: *«Pour bien concevoir ceci, demandez une plume et de l'encre – vous avez là du papier sous la main. Asseyez-*

vous, monsieur, peignez-la à votre fantaisie – aussi semblable à votre maîtresse que vous pourrez – aussi dissemblable de votre femme que vous le permettra votre conscience – c'est tout un pour moi – ne satisfaites en cela que votre imagination.»

Tristram Shandy bouleverse le paysage littéraire en venant transformer la définition du genre émer-

gent qu'est le roman au XVIIIe siècle. Roman dans le roman qui met en scène le processus romanesque lui-même, dont les digressions, qui servent en réalité à la progression du récit, forment la chair même du roman, et où les contacts entre le narrateur et le lecteur s'intensifient au fil des pages. Érudit, il s'inscrit dans une généalogie du roman encyclopédique, de Rabelais à Joyce, de Cervantès à Melville, mêlant la satire au pamphlet et au discours savant, qu'il soit médical ou philosophique. Mais le livre est aussi considéré comme salutaire par le rire qu'il doit provoquer: *«S'il est écrit contre quelque chose, – il l'est, n'en déplaise à Vos Honneurs[3], contre le spleen; afin que par une plus fréquente et plus convulsive élévation et dépression du diaphragme, et l'ébranlement par le rire des muscles intercostaux et abdominaux, le fiel et autres liqueurs amères de la vésicule, foie et pancréas de sa Majesté, avec toutes les passions hostiles qui leur sont propres, soient précipités dans leurs duodéniums.»* (Volume IV, chapitre XXII). Comme le pantagruélisme rabelaisien, le Shandysme sternien est donc «bon pour la santé» du lecteur!

Quant au style: *«Le style, quand il est convenablement manié (comme vous pouvez être sûr que je crois que l'est le mien), n'est qu'un nom différent pour la conversation: De même que personne, sachant se comporter dans la bonne société, ne s'aviserait de tout dire; – ainsi aucun auteur comprenant les justes bornes du decorum et du savoir-vivre ne se*

permettrait de tout penser: le respect le plus réel que vous puissiez rendre à l'intelligence du lecteur, c'est de partager amicalement la chose par la moitié et de lui laisser à son tour, ainsi qu'à vous-même, quelque chose à imaginer.» Magnifique définition de ce que doit être le roman qui, comme un acte érotique, ne donne à voir que ce qui laisse œuvrer l'imagination de celui qui regarde – ou qui lit.

En France, la réception de Sterne fut bonne: Voltaire rédigea le compte rendu de la traduction, et l'on retrouve *Tristram Shandy* dans *Jacques le fataliste* de Diderot, dont l'écriture s'étala de 1765 à 1784. Diderot, qui rendra hommage à *Tristram Shandy* de belle façon en écrivant: *«Ce livre si fou, si sage et si gai est le Rabelais des Anglais.»* Comme Rabelais, comme Dante, comme Cervantès, pour n'en citer que quelques-uns, *Tristram Shandy* a indéniablement sa place dans la littérature universelle.

~~~~~  
NOTES

1. Le Parti whig, apparu au XVIIe siècle en Angleterre, militait en faveur d'un parlement fort en s'opposant à l'absolutisme royal.
2. À ma connaissance jamais traduit en français.
3. «Vos Honneurs» est l'une des façons de Sterne de s'adresser aux lecteurs... Dans cette citation comme dans les autres, nous respectons la ponctuation très particulière propre à Sterne.

ENFUMAGES par Eric Werner

## Corruption: l'arbre qui cache la forêt

**L**A SUISSE S'EST LONGTEMPS CRUE IMMUNISÉE CONTRE LA CORRUPTION, MAIS ELLE EST PEUT-ÊTRE EN TRAIN DE PERDRE SES ILLUSIONS. OU PEUT-ÊTRE EST-CE LA RÉALITÉ ELLE-MÊME QUI CHANGE?

C'est aussi une possibilité. Beaucoup disent que l'ancien monde est mort: en ce domaine-là aussi, peut-être. Certains rêvent d'une Suisse digitale. En voici un échantillon.

D'une manière générale, on devrait toujours se dire que le meilleur terreau encore pour la corruption, c'est quand on dit il n'y a pas de corruption. Car, à ce moment-là, personne n'est sur ses gardes. Les gens font la sieste, dorment sur leurs deux oreilles. Rien ne s'oppose donc au développement du phénomène. Le non-immunisé peut travailler en toute quiétude.

*A contrario*, il est vrai, quand il se sent trop en sécurité, il est amené à commettre certaines imprudences. Beaucoup pensent qu'ils ne courent aucun risque. C'est alors, bien évidemment, qu'ils en courent le plus! Sauf, justement, qu'ils ne le savent pas. Ils se permettent donc de plus en plus de choses, qui plus est de plus en plus ouvertement. Pensez de moi ce que vous voulez, je m'en moque. Les journalistes sont des copains, etc.



Et puis patatras, une dénonciation inopinée. On ne sait plus quoi dire, on bégaye devant les micros qui se tendent. Maman au secours!

Marquons un temps d'arrêt. J'ai toujours pensé personnellement que les rémunérations des titulaires de postes électifs, en Suisse, étaient trop élevées, à vrai dire *beaucoup* trop élevées. Ces rémunérations atteignent

f a c i l e m e n t aujourd'hui des montants représentant cinq ou même six fois le salaire médian en Suisse. C'est tout à fait excessif. Je n'ignore

pas les justifications qui en sont parfois données. L'une d'elles, qu'on nous sert régulièrement, est que de tels montants seraient un rempart contre la corruption. Ils diminueraient, dit-on, l'envie d'aller se servir directement dans la caisse, d'arrondir ses fins de mois en acceptant des pots-de-vin, des dessous-de-table, etc. Personnellement, je pense exactement le contraire. Ce sont ces montants même qui exposent à la tentation. Et pour cause, puisqu'ils constituent en eux-mêmes une

forme de corruption: en l'occurrence institutionnelle.

D'une manière générale, plus on touche d'argent, plus nécessairement aussi on est porté à vouloir en toucher davantage encore. Certains pensent que la corruption institutionnelle est ce qui protège contre la corruption tout court. Mais les deux choses sont liées. Les plus sujets à la corruption ne sont que rarement ceux qui gagnent le moins. La richesse a les mêmes effets grisants que l'alcool et/ou la vitesse au volant. On flotte, on ne touche plus terre. Jusqu'à l'accident (évidemment prévisible).

D'habitude, quand un scandale éclate, on se focalise sur la chose elle-même, ce qui s'est passé. On cherche à savoir qui, exactement, a fait quoi, où, comment, pourquoi. Il est intéressant aussi de savoir qui est en rapport avec qui. Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Comment également ils occupent leurs loisirs. On n'est pas outre mesure surpris, mais il est toujours utile d'en avoir la confirmation. On en conclura ensuite ce qu'on voudra. Mais c'est anecdotique. Si ces histoires sont intéressantes, c'est moins en elles-mêmes que par l'éclairage qu'elles jettent sur le contexte en lequel elles s'inscrivent, contexte, en même temps, qui les a rendues possibles. C'est sur ce contexte, avant tout, qu'il faut se focaliser.

En règle générale, il faut le reconnaître, ces affaires ne sont pas d'une *très grande* importance: trafic

d'influence, renvois d'ascenseurs, micmacs divers et variés, tourisme gratuit pour l'empereur, sa femme et le petit prince, d'autres choses encore de ce genre, etc. Mais ce sont des métonymies. Ce qui se lit en filigrane, c'est le fonctionnement d'ensemble d'une société: la nôtre en l'occurrence. Ces gens sont dans le mimétisme, ils suivent le courant dominant (*mainstream*). S'ils n'avaient pas le sentiment, comme ils l'ont, d'être portés par le courant, croit-on qu'ils agiraient comme ils le font? De tels comportements sont certes illégaux. Mais ils n'ont rien, en revanche, d'à proprement parler *anormal*. Ils sont au contraire complètement *normaux*: normaux, au sens où ils reflètent les normes en vigueur, normes avouées ou inavouées (argent, profit, optimisation fiscale, mes jetons de présence, qu'attend-on d'ailleurs pour les augmenter, rentabilité, productivité, ôte-toi de là que je m'y mette, etc. Un grand oublié: le bien commun).

Chacun a aujourd'hui intériorisé certaines règles de base, celles, en particulier, du chacun pour soi, le marché déréglementé pour tous. Qui croirait que cela reste sans conséquences?

Bref, il ne faudrait pas que l'arbre cache la forêt. On s'indigne volontiers de ce que certains, non contents de gagner ce qu'ils se sont à eux-mêmes, collectivement, octroyés, profitent de leurs fonctions pour s'octroyer individuellement quelques centimes ou francs supplémentaires. On a sans doute raison,

on ne dira pas ici le contraire. Mais regardons-nous un peu dans la glace. Que penser, par exemple, de la place qu'occupent aujourd'hui même, en Suisse, oui, en 2018, certains lobbies ou groupes d'intérêts? Dire que rien ne se fait sans leur aval serait peu dire. Au Parlement même, la question n'est plus tant de savoir qui est en rapport avec qui, mais plutôt: qui

est *au service* de qui (on a l'embaras du choix). A vrai dire, cette question, personne ne se la pose, car les réponses sont connues de tous. Les intéressés eux-mêmes n'en font pas mystère. Eux-mêmes reconnaissent volontiers et en toute candeur que s'ils ont été élus, c'est pour faire ce qu'ils font: pour cela même et rien d'autre. C'est aussi ça, le contexte.



### Passager Clandestin

## Mémoire de Jan Palach, une Antigone de notre temps

**EN SE TRANSFORMANT EN TORCHE VIVANTE, L'ÉTUDIANT PRAGOIS JAN PALACH A INCARNÉ ET ILLUMINÉ LA RÉVOLTE DE SON PEUPLE CONTRE L'OPPRESSION SOVIÉTIQUE. SLOBODAN DESPOT A ÉTÉ INVITÉ À COMMÉMORER SON GESTE LORS DE L'INAUGURATION DU BUSTE QUI LUI EST CONSACRÉ À BÉZIERS, CE 27 MAI 2018.**

Le 16 janvier 1969, lorsqu'il s'est arrosé d'éther et d'essence et qu'il a mis le feu à sa torche vivante, Jan Palach n'était âgé que de 21 ans. Sa peau, tout comme ses yeux, devait être douce et tendre, presque comme celle d'un enfant. Elle a presque entièrement fondu avant que des ambulanciers qui se trouvaient là par hasard réussissent à l'éteindre. Pourtant, le jeune étudiant n'est mort qu'au troisième jour suivant son immolation. Il a eu le temps d'entendre les échos soulevés par son acte, mais aussi de parler avec sa mère et son frère, seules personnes

admises à le voir dans sa chambre d'hôpital. Cette mère et ce frère qui l'aimaient le plus ont vu son corps calciné pour lequel la mort était l'unique avenir et le seul soulagement possible. Ils ont dû tous deux être soignés en psychiatrie.

Jan Palach avait longuement ruminé son sacrifice. Il ne pouvait pas ne pas imaginer le chagrin de ses proches, encore aggravé par la mort horrible qu'il avait choisie. Il a estimé que les valeurs qu'il défendait justifiaient non seulement le sacrifice de sa propre vie, mais encore la douleur jusqu'à la folie de ceux qu'il aimait.



De fait, le temps a apaisé les douleurs, mais il n'a fait qu'attiser la lumière de ce buisson ardent qui s'est jeté en janvier 1969 dans les rues de Prague. Cette lumière était un témoignage. Et ce témoignage, l'étudiant en philosophie avait pris soin de l'accompagner d'un diagnostic. Sa lettre à l'Union des écrivains tchécoslovaques commence ainsi :

«Étant donné que nos nations sont arrivées au bord du désespoir, nous avons décidé d'exprimer notre protestation et de réveiller la conscience de ce peuple.»

Pour Jan Palach, comme pour ses amis qui allaient suivre son exemple, il ne valait plus la peine de vivre dans un pays occupé, bâillonné et ligoté par un empire sans âme et sans cœur, l'Empire soviétique. Le «socialisme à visage humain» esquissé à Prague n'était sans doute pas assez socialiste pour les apparatchiks vieillissants de Moscou. A moins (et c'est

plus probable) qu'il fût trop humain? Quoi qu'il en soit, leur réaction avait été féroce. Elle s'était exprimée par la seule voie qu'ils maîtrisaient encore, celle des chars et de la force brute. La séduction du socialisme soviétique, ses promesses et ses lendemains radieux étaient oubliés depuis longtemps.

Tous nos gestes comptent, en particulier ceux qui participent du don de soi. Il est difficile d'évaluer le rôle exact de Jan Palach dans l'effondrement de cet empire qui se croyait éternel, survenu seulement vingt ans plus tard. Dans la libération morale et intellectuelle de sa nation, il est capital. Voici ce qu'en diront par la suite les auteurs de la fameuse Charte 77 :

« Il est mort, parce qu'il a voulu crier le plus fort possible. Il a voulu que nous nous rendions compte de ce qui se passait, que nous voyions ce que nous faisons vraiment et que nous entendions ce que nous disions en ce temps de concessions dont on disait qu'elles étaient indispensables, de compromis que l'on considérait comme raisonnables et de manœuvres que l'on croyait intelligentes. Nous perdions peu à peu la conscience nous rappelant qu'il faut toujours garder quelque chose, quelque chose d'essentiel, quelque soit la pression ; quelque chose qui ne peut être vendu et sans quoi la vie humaine perd son inaliénable dignité. »

Lire l'intégralité en ligne:  
<http://tinyurl.com/ybwtqz87>

## TURBULENCES

### MI6 | Quand les services secrets jouent l'ouverture

Le monde des services secrets travaille usuellement dans la pénombre. C'est un monde gris, diffus, censé percer à jour des secrets et savoir les garder. Jusqu'à présent, les agents de Sa gracieuse Majesté étaient d'autant plus efficaces qu'ils savaient être discrets.

Mais la modernité est passée par là. Désormais - puisque l'argent n'a pas d'odeur - il faut que les agents secrets aient, eux, une couleur. Plusieurs couleurs, même. Au nom de la diversité et de l'égalité. C'est pour cette raison que le MI6 anglais, in a diversity drive (dans un élan de diversité) a décidé d'ouvrir ses rangs à des personnes de sexe féminin, des Noirs, des Asiatiques, des minorités ethniques et des étrangers.

Ce n'est plus l'aptitude à collecter des informations indispensables à la sécurité qui compte, mais la composition multicolore, multiethnique et multinationale du personnel. Ici comme ailleurs, la forme prend la place du contenu pour toucher le fond. Au diable la sécurité, puisqu'il est sûr que rien n'est plus sûr et que si l'on engage dans ses propres rangs ceux qu'on est censé surveiller, il ne reste plus qu'à se surveiller soi-même, ce qui est beaucoup plus simple.

De plus, les informations seront enfin politiquement correctes à défaut d'être avérées. Avec, par souci d'égalité dans

les investigations, une garantie d'équité entre les groupes ethniques, sociaux et nationaux. Le ciel gris du MI6, afin d'être politiquement correct, deviendra enfin un arc-en-ciel, un organe globalisé, transparent et ouvert, aussi inefficace qu'éthiquement irréprochable.

Puisque le gouvernement britannique a décidé d'ouvrir le MI6 à tout le monde, sans privilèges, autant y aller gaiement ! Les Britanniques auront enfin des services secrets sans secrets.

Cerise sur le gâteau, l'inévitable absence de secrets sera accessible à tous et une civilisation plurimillénaire aura fait un pas de plus vers son autodissolution.

A quand un 007 rasta ?

*Mais encore:*

### MH-17 | Juges et parties

### OTAN | Pas de trêve olympique pour la Russie

### ECOLE | Les classiques comme chair à saucisses

### VIE PRIVÉE | Amazon installe ses grandes oreilles chez vous

### PARIS | Les cimetières en liesse

### SERBIE | Des graffitis... vraiment artistiques

